



Le Boutillon de la Mérine

N° 48 juillet – août - septembre 2016



Dans le « Boutillon de la mérine » chacun fait son marché, et choisit en priorité les articles qui lui conviennent. Certains préfèrent les faits historiques, et attendent avec impatience la suite de l'odyssée de la famille Picard. D'autres sont intéressés par la langue saintongeaise, et nous espérons qu'ils aimeront notre vidéo sur la grammaire.

Beaucoup apprécient le coin des « fines goules ». Ils devraient aimer la recette des huîtres flambées au cognac. Mesdames, pour une fois laissez la cuisine à vos maris, car c'est une recette d'homme. Et s'ils respectent les préconisations de Jean-Bernard Papi, vous serez étonnées du résultat !

Mais bien d'autres articles vous sont proposés. Nous vous souhaitons une bonne lecture. Le Boutillon prend trois mois de vacances, et vous reviendra en septembre avec de nouvelles histoires.

Enfin, n'oubliez pas de consulter notre site internet, <http://journalboutillon.com> et notre page Facebook <https://www.facebook.com/journalboutillon>.

Pierre Péronneau (Maït' Piârre)

Un dessin de Jean-Claude Lucazeau



Ce croquis a été réalisé au cours de la coupe du monde de football de 1998 en France.

Air France était en grève : comme pour l'Euro 2016.

Sommaire

	Pages
L'odyssée de la famille Picard (suite et fin)	Jean Pouvreau 3
La troupe des « Qu'étou qu'olé » de Salles d'Angles	Maît' Piârre 4
Grammaire, écriture et prononciation - Les articles et les démonstratifs	Annette, René et Maît' Piârre 5
Les Efournigeas et le Mascarets de Guyenne	Karine Machefert (Présidente des Efournigeas) 7
Le coin des fines goules : Recette des huîtres farcies flambées au cognac	Jean-Bernard Papi 8
Les temps héroïques du cinéma	Jean-Claude Lucazeau 9
Les rékiâmes d'aut' fouès	Maît' Piârre 11
Kétoukolé	Jhoël 13
A propos de ...	14
Ces Charentaises qu'on envoie au Canada	Maît' Piârre 14
Des livres à vous conseiller	Maît' Piârre 15
Les patoisants d'aneût	15
Des nouvelles du pays	16
Thieûq' dates à r'teni	17
Gros plan sur ... le fort de Fouras	Cécile Négret 18
Nos lecteurs nous écrivent	Maît' Piârre 19

L'odyssée de la famille Picard (2^{ème} partie)

Jean Pouvreau

Nous avons laissé la famille Picard et leurs compagnons d'infortune faire route vers le Sénégal, par la terre, après avoir abandonné leurs canots sur la côte. Voici la fin de l'histoire.

Vers neuf heures du soir, tous étaient épuisés, et une halte devenait nécessaire. La crainte des Maures, que les malheureux croyaient voir partout, et les rugissements des léopards les empêchèrent d'avoir un sommeil réparateur et bien mérité. Un petit groupe prit la garde tandis que les autres essayèrent de dormir. Ce fut une très mauvaise nuit, car certains crurent voir un lion et réveillèrent tous les autres par leurs cris. C'est donc avec une immense joie qu'ils virent apparaître l'aube. Sans plus attendre, ils reprirent leur route vers le sud.

Sur les dix heures du matin, des gens de la caravane voulurent se rendre vers l'intérieur. Leur démarche ne fut pas vaine, car ils trouvèrent deux tentes de Maures dont les habitants leur proposèrent de leur vendre de l'eau, du millet, et après une longue discussion, deux chevreaux. Inutile de préciser combien cela fut apprécié, d'autant que les femmes du campement acceptèrent de faire cuire les animaux. Les malheureux purent ainsi faire un vrai repas.

Après un léger repos, on proposa de reprendre la route. Sur le point de repartir, ils virent venir à eux plusieurs Maures armés de lances. Les officiers, en sortant leurs armes, allèrent à leur rencontre. Ils s'aperçurent que les Maures ne venaient pas en ennemis, mais pour les aider. Les passagers les suivirent donc jusqu'à leur campement, où ils arrivèrent épuisés.

Les demoiselles Picard étaient nu-pieds, en lambeaux et en sang. On se demandait si les enfants étaient encore en vie. Le chemin qu'ils avaient parcouru pour aller au campement était parsemé d'épineux, et il fallut sans cesse franchir des dunes de sable.

Au camp, des enfants maures incitèrent des chiens à mordre les rescapés. Ils vinrent leur tirer les cheveux et leur cracher au visage. De vieilles harpies tentèrent d'arracher les boutons des uniformes des officiers.

Ceux qui les avaient conduits s'approchèrent enfin, écartèrent les chiens et la foule, et se préoccupèrent de leur donner à manger, tandis qu'au loin les enfants leur tiraient la langue. On leur vendit du poisson séché et quelques jattes de lait aigre. Pour ces gens affamés, ce fut encore un véritable festin.

Soudain, un homme sortit d'une tente et se précipita vers Monsieur Picard. Il s'appelait Amet, et avait travaillé autrefois avec lui au Sénégal. Il fit aussitôt construire une tente pour les rescapés, car il n'était pas d'usage que les chrétiens et les musulmans dorment ensemble.

Au milieu de la nuit, certains s'imaginèrent que les Maures les avaient conduits là pour leur voler leur argent, et ils voulurent reprendre la route. Monsieur Picard, qui faisait confiance à son ami Amet, eut beau leur dire qu'il n'y avait aucun risque, rien n'y fit et il fallut reprendre la route en pleine nuit. Le pauvre Amet était désolé de cette décision. Il leur procura des ânes, et demanda à deux hommes de confiance de les conduire jusqu'au Sénégal.

Le 11 juillet, à cinq heures du matin, les naufragés virent au loin, sur l'océan, un navire battant pavillon français. Ils firent de grands signes, et le navire se rapprocha de la côte. C'était le brick Argus, que commandait le lieutenant de vaisseau Parnajon, qui faisait route pour retrouver le radeau. Les Maures qui les accompagnaient se jetèrent à la mer pour aller à la rencontre du navire qui ne pouvait s'approcher d'avantage. Ils revinrent avec trois barriques de vivres.

Ce fut une bonne journée. Puis, sur les six heures du soir, des cavaliers barbus montés sur des chameaux causèrent une grande frayeur à la petite troupe qui les prit pour des Maures. Un cavalier mit pied à terre et, s'adressant à eux dans un français parfait, leur dit :

« Rassurez-vous, surtout vous Mesdames, car sous ce déguisement vous voyez un Anglais qui vient à votre secours. J'ai appris au Sénégal que des Français étaient dans ces déserts, et connaissant plusieurs Princes de ces régions arides, j'ai pensé que ma présence pouvait vous être utile. »

Ces paroles les rassurèrent. L'Anglais se nommait Carnett. Sous sa conduite, les naufragés trouvèrent un lieu où, enfin, ils purent passer une nuit tranquille.

Le 12 juillet au matin, la troupe reprit la route, mais à midi la chaleur devint insupportable. Le sable était brûlant, les ânes ne voulaient ni avancer ni reculer, il fallut des trésors d'ingéniosité pour les faire bouger.

Ils trouvèrent enfin un endroit avec un peu d'ombre, et les malheureux purent dormir un peu. On avait prêté aux demoiselles Picard des vêtements d'officier, et elles allèrent se coucher ainsi vêtues. Les galons des uniformes plurent singulièrement aux Maures, et la nuit ils s'approchèrent des jeunes femmes pour tenter de leur voler. Effrayées, celles-ci firent semblant de dormir. Mais les Maures prirent peur et s'enfuirent.

Vers 3 heures du matin, l'Anglais partit dans l'espoir de trouver de la nourriture. Il revint à 19 heures, avec un bœuf qu'il avait acheté. L'animal fut vite abattu, dépeçé, et distribué aux affamés. On alluma ensuite de grands feux, et chacun fit cuire son morceau de viande.

La troupe reprit la route, et le 14 juillet elle arriva enfin au fleuve Sénégal. A 16 heures, les embarcations du gouvernement arrivèrent, et les rescapés y embarquèrent aussitôt. Ils trouvèrent à bord de la nourriture. Vers 18 heures, ils accostèrent à Saint-Louis du Sénégal.

Ces gens qui avaient tant souffert furent accueillis chaleureusement par la population. Un certain Monsieur Artique reçut la famille Picard chez lui. Chez ce Monsieur il y avait son épouse, ses deux filles, et une Anglaise qui sollicita le plaisir d'exercer l'hospitalité. Elle emmena les deux filles aînées, les conduisit chez elle, et les présenta à son mari qui les accueillit d'une façon fort aimable. Elles furent conduites dans un cabinet de toilette où elles furent lavées, dégrassées, peignées, pommadées par les femmes indigènes domestiques.

Cette charmante anglaise leur fournit du linge et des vêtements de sa garde-robe. On passa à table pour dîner avec la famille et quelques officiers anglais. Chacun fut très étonné d'entendre ce qu'avaient supporté ces femmes ainsi que les jeunes enfants. Le Gouverneur anglais n'avait pas encore reçu l'ordre pour restituer le Sénégal à la France, aussi la colonie française, y compris le futur Gouverneur, se replia au Cap-Vert en attendant la décision britannique.

La famille anglaise qui avait accueilli Charlotte et Caroline Picard sollicita du Gouverneur britannique l'autorisation de les garder à Dakar, et celui-ci accepta.

Quelques jours plus tard, les Picard trouvèrent une maison à louer et quittèrent la famille anglaise après moult remerciements. L'état de détresse de la famille, à la suite de ce naufrage, était indescriptible. Monsieur Picard commença à exercer son métier de greffier-notaire. Peu de temps après, son épouse succomba à la suite d'une grossesse malheureuse, et le mari fut inconsolable.

Cependant, il fallait s'organiser pour faire vivre la famille. La charge de greffier-notaire n'était pas très rémunératrice, et les Picard vivaient dans une extrême pauvreté. Monsieur Picard tenta de créer plusieurs entreprises, mais le Gouverneur, qui avait pris ses fonctions, exerça une haine tenace qui généra tant d'obstacles que rien ne put aboutir.

Finalement les enfants moururent les uns après les autres, ainsi que le père. Sur cette famille de neuf personnes il ne resta plus que les deux filles issues du premier mariage : Charlotte, à qui nous devons ce récit, et Caroline.

Charlotte épousa l'un des bienfaiteurs de la famille, Monsieur Dard. Avec son mari elle revint en France en 1820, et s'installa à Bligny-sous-Beaune où elle fut accueillie par la famille Dard avec une immense tendresse.

Quant à Caroline, elle épousa Monsieur Richard, botaniste agriculteur, attaché aux établissements agricoles de la colonie.

De cette famille partie pleine d'espoir et de projets, il ne resta que les deux sœurs, et rien de grand de ce qui avait été prévu ne fut accompli.

Depuis le naufrage de la Méduse, un livre au moins est publié chaque année, et certains auteurs ont parfois fait preuve d'imagination. Déjà dès la parution du premier témoignage de Messieurs Savigny et Correard, qui étaient sur le radeau mais racontent cependant ce qui s'est passé en Mauritanie, Charlotte Picard écrit : « La relation de Messieurs Savigny et Correard ne relate pas l'exacte vérité en ce qui concerne cette expédition dans le désert. »

Le capitaine de frégate Hugues Duroy de Chaumareys, qui commandait la Méduse, fut condamné par le Tribunal militaire de Rochefort à trois ans de prison, à la radiation de l'ordre national de la légion d'honneur et de l'ordre de Saint Louis.

Il purgea une partie de sa peine dans la prison maritime de Rochefort, puis au château de Ham. Il sortit de prison en mars 1820 et se retira, avec son épouse la Baronne Sophie de Hasenkamp, dans son château de Lachenau, près de Balzac, en Haute-Vienne.

J'ai fait la connaissance de Madame Suzanne Coudein, arrière petite fille du capitaine de vaisseau Coudein qui, en qualité d'aspirant, s'était vu confier le commandement du radeau. Lorsque j'ai entrepris une série de conférences sur le naufrage de La Méduse, elle m'a donné une foule d'informations sur ces malheureux événements.

Les Coudein étaient originaires de l'île d'Aix. Leur splendide villa de Fouras s'appelle ... La Méduse.

Sources :

Journal de Charlotte Picard

Relation du chirurgien auxiliaire Savigny et de l'ingénieur géographe Correard

Minutes du procès du Commandant de Chaumarey (archives de la marine à Rochefort).

La troupe des « Qu'étou qu'olé » de Salles d'Angles Maït' Piârre



Il y a longtemps que j'avais envie de voir cette troupe, managée par Josette Guérin-Dubois (la cagouillette des Ébaupines), car on m'en avait dit le plus grand bien. C'est chose faite le samedi 30 avril 2016 à la salle des fêtes de Saint-Sulpice de Cognac.

L'originalité tient au mélange des générations, puisque la troupe compte vingt-cinq acteurs, des jeunes, des adolescents et des plus anciens. Josette crée des pièces adaptées à chaque catégorie d'âges, comme on pourra le voir dans les extraits de vidéo que je vous propose.

L'association Qu'étou Qu'olé existe depuis 1989. D'abord exclusivement consacrée à la danse traditionnelle, elle s'est enrichie à partir de 1995 d'un groupe « théâtre » qui a peu à peu pris son autonomie.

Les enfants sont arrivés progressivement, pour rajeunir le groupe, et sont montés sur scène avec des sketches en patois très courts. Maintenant, ce sont de véritables pièces qui leur sont proposées, et qu'ils doivent travailler, au même titre que les adultes.

La troupe compte actuellement huit enfants de huit à onze ans, huit ados de douze à dix-sept ans, et neuf adultes. Sans compter les techniciens et les monteurs.

C'est Josette qui écrit la plupart des pièces. Les répétitions commencent en novembre, et les spectacles sont programmés en mars et avril. A part le festival patois de Saint-Jean d'Angély, c'est en Charente que la troupe se produit : Salles d'Angles, Châteauneuf sur Charente, Gensac la Pallue et Saint-Sulpice de Cognac.

Voici des extraits vidéo des trois pièces jouées cette année :

[Saihe coum' ine imajhe](#) (enfants). En visite dans un musée, il y a beaucoup trop de tentations pour être sages comme des images.

[Au balan d' mon thieur](#) (ados). Les émois des premières amours au milieu de rebondissements et dans la bonne humeur.

[A la tête dau client](#) (adultes). Quand ces dames sont chez la coiffeuse, elles se laissent aller aux confidences, mais quand le salon est mixte, c'est le lieu de tous les possibles !



Grammaire, écriture et prononciation

Les articles et les démonstratifs

Annette, René et Maît' Piârre

Notre nouvelle rubrique est approuvée par les lecteurs qui s'intéressent au patrimoine linguistique saintongeais. Nous avons donc décidé de la poursuivre. Soyons clairs, nous n'avons pas pour ambition d'imposer une écriture du patois saintongeais. Notre objectif est plus modeste. Nous voulons faire une opération de sauvegarde d'une langue en voie de disparition. Pour cela, il faut l'écrire, et c'est la prononciation qui guide notre écriture. Car le patois est une langue orale : c'est cette oralité que nous transposons sur le papier.

Cette rubrique s'adresse en priorité à ceux qui maîtrisent mal ou pas du tout la langue de nos anciens, et aux générations futures, pour qu'elles n'oublient pas ce patrimoine important de notre culture. Pour cela, nous conseillons une lecture à haute voix.

Lire le patois c'est bien, mais l'entendre c'est encore mieux. Nous avons monté, avec l'aide du webmaster, une vidéo qui reprend les textes en patois de notre article. Nous faisons appel à des *bitons* et des *bitounes* qui parlent le patois à *piéne goule*, et qui vous offrent un vocabulaire que vous avez peut-être perdu de vue. C'est René et Annette qui vont vous « causer » en saintongeais.

Nous avons prévu de traiter, dans ce numéro, deux aspects de la grammaire saintongaise : **les articles, et les démonstratifs**.

Pour voir la vidéo, cliquez ici : [grammaire saintongaise](#)

Les articles

Les articles définis et indéfinis du patois sont sensiblement identiques à ceux du français. L'article indéfini « un » est écrit « in » par la plupart des auteurs patoisants. Prononcer comme l'interjection « hein ».

La neut, moun houme at-in bounet d' laine su l' calâ. (La nuit, mon mari porte un bonnet de laine sur la tête).

Au féminin, c'est « ine » :

Ine boune godaille, o-l'ét quarante sou d' gagné cheû l' mét'cin, et pi * ine boune rôutie bouet sa chopine. (Une bonne godaille, c'est quarante sous de gagné chez le docteur, et une bonne rôtie boit sa chopine) * **et pi ou et peû.**

*Pour ceux qui ne le savent pas, la «rôutie» est une spécificité charentaise. Dans une «moque» (verre à anse aux bords épais souvent en grès) mettez des morceaux de pain grillé au coin **daû foujhé** (de la cheminée). Ajoutez du vin (rouge ou blanc), et de l'eau si vous voulez (ce n'est pas une nécessité). Mettez un ou deux sucres par-dessus. Faites chauffer au coin de la cheminée. Le sucre fond et se mélange avec le pain et le vin. Quand l'ensemble est bien chaud, mangez le pain, et surtout buvez le restant de liquide, **o faut pas qu'o s' parde !***

On dit qu'une bonne «rôutie» boit sa chopine, mais comme l'amateur de «rôutie» en boit une lui aussi, cela fait deux chopines !

Quant à la godaille, qu'on appelle aussi «chabrot», elle consiste à verser, dans l'assiette à calotte, un peu de vin rouge dans le bouillon du reste de soupe.

A signaler que devant un mot commençant par une voyelle, même s'il est masculin, on prononce « ine » :

Ine eû, ine euil, ine ouëille. (un œuf, un œil, une brebis).

Les autres articles sont presque identiques à ceux du français : **le, la, lés, l', dés, au, aux**. Nous avons ajouté des accents aigus à certains d'entre eux pour être au plus près de la prononciation :

Lés ouëille de la Gueurnuche avant souet, m'en doute, a beulant. (Les brebis de la femme du Geurnut ont soif, certainement, elles bêlent).

Le « s » est muet, et sert à assurer la liaison, comme en français.

En dés temp, i batiant au kiâ. (Autrefois on battait au fléau).

Thieû chéti drôle at ataché in balai à la quoue dau cheun. (Ce chenapan, il a attaché un balai à la queue du chien).

Quelques expressions particulières du patois saintongeais :

Jh' queurvont la faim. (Nous mourons de faim) : l'article remplace la préposition française « de ».

Jh' ait maû-t-à moun estoumat. (J'ai mal à l'estomac) : l'article est remplacé par l'adjectif possessif.

In jhor su s'maine. (Un jour de la semaine (sauf le dimanche)).

I-l' ét bian coume nèjhe. (Il est blanc comme de la neige) : dans ces deux derniers cas, l'article n'est pas utilisé.

Les démonstratifs

Le « th » placé devant « ieû » est, en majorité des cas, l'équivalent du son français [k] (c, qu, k) légèrement mouillé. La graphie « th » a été utilisée par la majorité des auteurs d'écrit en patois depuis un peu plus d'un siècle.

En français, les adjectifs démonstratifs sont : ce, cet, cette, ces ; et les pronoms démonstratifs : celui, celle, ceux, celles, cela, ça.

En patois, c'est presque toujours le même mot qui est employé : **Thieû** et ses dérivés.

Adjectifs démonstratifs

Thieû cheun m'enneût, i fet qu' jhapé. (Ce chien m'ennuie, il ne fait qu'aboyer).

Thièl (ou **thieû-l'**) animaû ét malade. (Cet animal est malade).

Thièle ouëille ét beussoune. (Cette brebis est jumelle). Il paraît qu'elles avaient moins de valeur que les autres.

Thiélés ignâ avant néssu le moué dornié. (Ces agneaux sont nés le mois dernier). A signaler que le Saintongeais utilise le verbe « avoir » et non le verbe « être » dans certains cas.

Ah, **thiélés** fumèle, leûs goule arétant jhamai. (Ah, ces femmes, leurs bouches n'arrêtent jamais).

Pour résumer, voici une phrase dans laquelle on retrouve presque tous les adjectifs démonstratifs ci-dessus :

Jh' vouet **thièle** vache, au mitan dés aûte, anveuc **thiélés** p'tit bedet qui les seugant, et pi **thieû** cheun qu'ét jhamai ithyi ; et pi **thiélés** ouëille, vour ét-ou qu'a sont ?

Je vois cette vache, au milieu du troupeau, avec ces petits veaux qui la suivent, et puis ce chien qui n'est jamais là ; et ces brebis, où sont-elles ?

Dans la région de Cognac et Angoulême, le son « [k] » n'est pas mouillé, et l'on entend : **Queû** ou **Quieû**.

Queû ou **quieû** cheun m'enneût, i fet que jhapé. (Ce chien m'ennuie, il ne fait qu'aboyer).

Quelés ou **quielés** drôlesse jhavassant. (Ces filles bavardent).

Parfois, mais plus rarement, on entendra et on écrira **Thiet** (**Thiète au féminin**) pour signaler un évènement récent :

Thiète neût o-l'at neijhé. (Cette nuit (la nuit dernière) il a neigé).

Dans certains endroits, au lieu du « Thieû », c'est le **Thiaû** qui est utilisé : au nord de la Saintonge, proche du pays poitevin. Mais Goulebenéze l'emploie de temps en temps.

Thiaû bal'rit yète lés poule. (Cet épervier guette les poules).

Enfin du côté de Gémozac (que Goulebenéze appelait Pironville) le **Thieû** se prononçait **Chieû** :

Chieû poumié ét bâzi. (Ce pommier est mort).

Pronoms démonstratifs

Dans « Le Retardataire », de Goulebenéze, parmi les arrivants au Paradis, venant de toutes les Provinces, chacun apporte quelque chose de son endroit. Sauf le Parisien :

Et jhusqu'à in étranjher, in Parisien, mais **thieû-là**, il apportait reun ! (orthographe d'origine). (Et jusqu'à un étranger, un Parisien, mais celui-là il n'apportait rien).

Ah, **thièle-là**, sa goule arête pâ maî qu'in thiu d' cane. (Ah celle-là, sa bouche n'arrête pas, comme un cul de cane). Il paraît que les culs de cane n'arrêtent pas de remuer, mais nous n'avons pas vérifié...

Thiélés-là, i-l' avant maî d'éthiu qu' jh'ait d' crote au thiu. (Ceux-là, ils ont plus d'écus que j'ai de crottes au derrière).

Thiélés poules, o-l' ét **thiélés-là** qu'o m' faût. (Ces poules, ce sont celles-là qu'il me faut).

Tout **thieû** vaut pâ ine gousse d'ail de Migron thieute souc la cende. (Tout ça ne vaut pas une gousse d'ail de Migron cuite sous la cendre). L'ail de Migron avait, paraît-il, une excellente réputation.

Le Saintongeais utilise parfois la prononciation accentuée **Thieû-là là** (ou **thieûl' là là**) pour bien individualiser la personne dont on parle. Voici un exemple tiré de Goulebenéze dans « Le Charentais qui manjhe six fouès prr' jhour », qui se déroule également au Paradis, l'histoire se termine ainsi :

« Et **thiaû-là** qui reste, qu'o décit l' vâlet, le cinquantième, qu'allons-jhi n'en faire ?

- Ah **thieû-là là**, qu'o dit Saint-Piârre, tu me l' mettras d' coûté, i sarvirat d' greffon : o s'rait tout d' min'me deumajhe que la race se perde ! » (orthographe d'origine).

« Et celui-là qui reste, dit le valet, le cinquantième, qu'allons-nous en faire ?

- Ah celui-là en particulier, dit Saint-Pierre, tu me le mettras de côté, il servira de greffon. : il serait tout de même dommage que la race se perde ! ».

*

*

*

Voilà, mes bons amis. Nous espérons que cette petite vidéo, en appui de notre texte, vous a plu. Dans un prochain numéro, nous aborderons un autre aspect de la grammaire saintongaise.

Les Efournigeas et le Mascarets de Guyenne Karine Machefert (Présidente des Efournigeas)

Malgré un ciel bien dégagé et un soleil propice aux ballades sur la Côte ce dimanche 3 avril, 270 spectateurs sont venus assister à un après-midi folklorique proposé par le Groupe "Les Efournigeas" et ses Drôles qui, à l'occasion, accueillait le groupe gascon "Les Mascarets de Guyenne" dans la salle polyvalente de Semussac.



A 15 heures, Karine, la Présidente des Efournigeas et également présentatrice pour l'occasion, déclare le spectacle ouvert. Au micro elle alterne français et patois en annonçant : *o l'é nouf' groupe les Efournigeas qui commence. Ce spectacle folklorique a connu, comme à chaque fois, trois temps forts.*



Les échanges de cadeaux se sont déroulés en présence d'Agnès Egretau et Marie-Paule Menard, représentant la municipalité de Semussac.

Le spectacle s'est déroulé comme d'habitude en deux "buffées", au cours desquelles se sont entremêlés danses, sketches et chants tantôt saintongeais, tantôt gascon ou aquitain.

Astheur v'là les drôles et drôlesses des Efournigeas qui entrent sur les guimbardes ; ils ont expliqué au public attentif pourquoi « m'sieur l' thiuré disit don, que l' drôle de Machefert f'ra pas sa Coummunion ! ».

Le groupe folklorique des Efournigeas, a invité également le patoisant Goul' de V'lours qui annonçait déjà il y a quelques jours qu'il " f'ra peuter sa goule enteur les danses".



Goule de v'lours et Karine Machefert

Si les Efournigeas amusent le public avec leur franc-parler charentais, les Mascarets ont prouvé qu'eux aussi avaient de l'humour et du talent à revendre.

Les Efournigeas se sont essayés pour la première fois en public à danser leur quadrille saintongeais à 8 avec l'envol des Barguenats.

Le final, avec les deux groupes réunis, est toujours un moment privilégié. Enfin, la traditionnelle photo de groupe qui clôt le spectacle attire généralement son lot de photographes amateurs, histoire de garder de bons souvenirs de ces échanges.

Évelyne Dezandre



Le coin des fines goules : Recette des huîtres farcies flambées au cognac

Jean-Bernard Papi

Recette locale inspirée d'une recette anglaise

Ingrédients pour six personnes

- Six douzaines d'huîtres
- 300 Gr de gras de porc
- 200 Gr de maigre de porc
- 200 Gr de veau
- 250 Gr de beurre salé
- 2 oignons
- sel poivre aromates
- un verre de cognac

Voici une recette conviviale, facile et délicieuse pour six adultes, à réaliser entre copains pendant les vacances au bord de la mer, que l'on pourra accompagner de vin blanc bien frais. Les femmes étant parties à la plage avec les gosses pour l'après-midi, réunir vos deux copains dans la cuisine. Prendre la manette d'huître M3 achetée au marché, prévoir une douzaine d'huîtres farcies par personne et un steak haché par enfant. Poser la manette sur l'évier de la cuisine.

Avec les copains, sélectionner le cognac qui sera utilisé pour flamber les huîtres. Un demi-verre par copain devrait suffire pour choisir le meilleur, ne pas hésiter toutefois à renouveler la dégustation en cas de litige. Et même sans litige. La dégustation étant terminée, sortir le bixer, non le mixer, la viande maigre de porc, le gras, le veau, les oignons, éplucher le tout entre copains. Déchaussez-vous, remontez le bas de vos pantalons et prenez des tabliers puis introduire les ingrédients dans le mixer. Brancher le mixer. Ne pas oublier le plat pour recueillir la farce. Et le couvercle du mixer.

Ramasser tout ce qui a giclé sur le sol de la cuisine. Boire un petit, non un bon verre de cognac pour se donner du cœur au ventre avant de continuer. Remettre ce qui a giclé dans le plat, saler, poivrer, ajouter les aromates à volonté, une cuillère à soupe de cognac et du beurre salé. Ecraser le tout avec une fourchette, faites vous aider par les deux copains que vous sortirez préalablement de dessous la table ou de la chaise longue. Après l'effort, buvez un verre de cognac et si c'est nécessaire ajoutez de la glace et du choueps, non du swepch, du scheepps, bref du Perrier dans les verres. Détendez-vous sur la terrasse en racontant des blagues. Et, puisque les femmes sont encore à la plage, renouvelez les consommations.

Ouvrir les mîtres, non les huîtres, préparer une grande poubelle pour les couvercles. Jeter les couvercles dans la poubelle ; récupérez les huîtres jetées par erreur dans la poubelle, les laver. Soignez le copain qui s'est coupé le doigt et buvez avec lui un petit verre de cognac pour vous donner du cœur à l'ouvrage. Les huîtres sont ouvertes. Passez la serpillière dans la cuisine, jetez la serpillière dans la poubelle et ouvrez une nouvelle bouteille de cognac, goûtez, ouvrez-en une autre de marque différente et goûtez derechef. Rassemblez les avis et élire l'une des bouteilles : « Bouteille de l'année » ; fêtez ça en dégustant quelques huîtres avec du vin blanc de pays. Boire un petit verre de cognac pour tuer les huîtres si quelqu'un les a avalées sans les mâcher.

Bourrer les huîtres avec la farce. Faire préchauffer le four, température sur position 10. Ouvrir le four pour mettre en place le grill. Lâchez cette p.. de bouteille de cognac car ce p... de four est déjà brûlant. Soignez votre brûlure. Faites passer la serpillière sur le sol, oui celle qui est dans la poubelle. Pendant ce temps ouvrez une autre bouteille de rognac, goûtez et demandez l'avis des clopains. Poussez les mîtres dans le bour en vous faisant aider des autres. Soignez les brûlures et buvez un coup.

Après cinq minutes les mîtres sont frites, sont cuites. Si personne n'a eu l'idée de regarder la pendule pour déterminer le temps de cuisson, essayez de deviner à l'odeur ou alors ouvrez le four pour regarder. Il est normal de voir plusieurs plats dans le four mais pas plusieurs fours. Soignez vos brûlures en passant dessus de la pomme de terre crue. Empêchez les clopains de manger la pomme de terre, même trempée dans le rognac. Les mîtres sont cuites ? Alors les sortir du four.

Rassemblez les clo... les potes pour mettre le couvert sur la terrasse. Empêchez les femmes et les enfants d'entrer dans la cuisine. Fermez le bar après avoir servi un apéritif, bien tassé, aux femmes et aux gosses. Pendant qu'elles boivent et papotent faites cuire les steaks hachés des enfants et avec les deux copains buvez chacun une bonne bouteille d'eau minérale. Puis faites flamber les steaks ; éteignez vite le feu qui a pris dans les torchons, épongez le cognac répandu dans l'évier et servez-le aux dames rapidement avec du couette-cheuppe en abondance en disant : "C'est la bournée, non la tournée, du patron !". Ne vous attardez pas sur la terrasse.

Revenez dans la cuisine où les colpains vous attendent, pour flamber les huîtres. Ouvrez une bouteille de cognac, buvez chacun un verre pour vous donner du cœur à l'ouvrage verser le reste sur les huîtres. Distribuez bien les rôles : un, celui qui tient l'eau de Seltz, deux celui qui tient le plat, trois celui qui craque l'allumette.

Eteignez le début d'incendie qui a pris sur la table en bois blanc de la cuisine, restez calme. Ne pas employer le torchon qui a servi à éponger le surplus de cognac dans l'évier. Trop tard ! Jetez le torchon enflammé dans la poubelle. Vite ! Eteindre l'incendie dans la poubelle à cause de cette f... serpillière imbibée de cognac qui vient de prendre feu à son tour. Versez l'eau de Seltz et videz les bouteilles d'eau minérale ? Non ! Pas dans la poubelle ! mais sur la table de bois et sur les petits rideaux de la fenêtre puis courez tous ensemble dans la chambre la plus proche chercher des couvertures. L'incendie étant circonscrit, boire un verre pour vous remettre de vos émotions.

Amener le plat d'huîtres sur la table de la terrasse avec tous les paquets de chips que vous aurez pu dénicher dans cette foutue baraque où il n'y a jamais rien, sortez aussi le vin blanc du frigo. Souhaitez à ces dames un bon appétit et dites-vous bien que vous vous êtes vachement marrés à préparer tout ça. Puis couchez-vous avec les copains dans la chambre des enfants, fermez à clef, mettez-vous des boules Quiès dans les oreilles et à demain chers amis pour une autre recette tout aussi facile.

Les temps héroïques du cinéma Jean-Claude Lucazeau

Lorsqu'en 1975 Charly Grenon publia son ouvrage « Les temps héroïques du cinéma dans le Centre-Ouest », à la Sefco, Jean-Claude Lucazeau lui consacra un article paru dans « Magazine de France (édition Dessagne à Limoges).

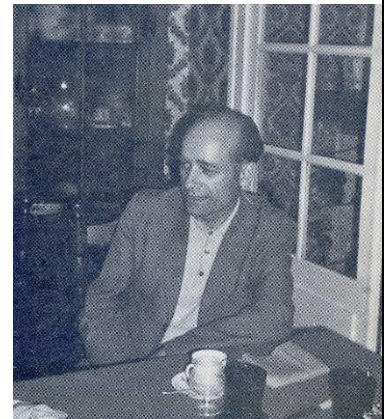
Il y aura désormais une « histoire du cinéma » pour toute cette région qui s'étend du pays de Retz au Poitou et aux premiers monts du Limousin, et jusqu'à la lisière Aquitaine.

Alors que Paris et Lyon célébraient par de nombreuses manifestations et commémorations, les quatre-vingts ans du Cinématographe, il y a maintenant quatre ans, la « Société d'Études Folkloriques du Centre-Ouest » publiait, dans la collection « Langue et Civilisation régionales » un volume de quelque trois cents pages, qui assurément fera date dans les annales d'une révolution artistique et sociologique, à travers une région ethnographique bien définie.

La grande aventure des « tourneurs »

« Les temps héroïques du cinématographe dans le Centre-Ouest », des pionniers forains aux derniers tourneurs, est donc le résultat d'une enquête menée magistralement par Charly Grenon, rédacteur en chef de la revue de recherches ethnographiques de la Société d'Études Folkloriques du Centre-Ouest, Société savante qui n'a pas son équivalent en France.

Fasciné dans sa prime jeunesse par la grande aventure des « tourneurs », et tenté de les suivre, ancien élève de l'école supérieure de formation professionnelle « photographie et cinématographie » (enseignement adopté par l'Institut des Hautes Études Cinématographiques), Charly Grenon collabore très tôt dans des revues cinématographiques, et assure la tenue d'une rubrique spécialisée dans les publications des Nouvelles Éditions Films et Techniques, consacrant notamment d'intéressantes études sur le cinéma itinérant, exploitation substandard, durant la période de 1955 à 1959. En 1957, il opte pour la presse régionale d'information générale.



En 1970, Charly Grenon (photo ci-contre) consacra déjà une enquête dans le monde des tourneurs, sous le titre « le cinéma artisanal à l'heure du drive-in ».

Mais cette fois, il nous fait pénétrer dans le monde inconnu des pionniers de l'image mouvante. Cet ouvrage est en même temps un hommage rendu aux « montreurs » et autres pionniers forains. La précieuse documentation qui y est contenue, agrémentée, çà et là d'anecdotes, de joies simples, que l'auteur nous fait toucher du doigt, grâce à la plume agile et savoureuse que nous lui connaissons, originalité de bon aloi sans laquelle pareille œuvre eut assurément revêtu un aspect moins attrayant et, partant, moins accessible.

Cinéma et sociologie

Ainsi, sous un jour souvent pittoresque, nos campagnes découvraient le cinématographe, l'image mouvante. Les « gens du voyage » furent, pendant longtemps, les seuls amuseurs publics, et troubadours et trouvères répandirent dans le bon peuple les traits d'un génie vif et brillant.

Relatant la grande aventure du colportage, qui durera près d'un demi-millénaire, mais permettra d'étancher la soif d'apprendre des populations sédentaires et de parfaire la lente progression des connaissances humaines, Charly Grenon souligne la mission sociale accomplie dans le prolongement et à l'image de leurs prédécesseurs

VILLE DE CHATEAUBRIANT Place de l'Hôtel-de-Ville

GRAND

Cinéma Parlant

REDENBACH

Etablissement de tout premier ordre, entièrement éclairé à l'Électricité par une Machine à Vapeur de 50 Chevaux

Ce Soir, MARDI 25 OCTOBRE, à 8 h. 1/2

GRANDE SOIRÉE DE GALA

PREMIÈRE PARTIE PROGRAMME : DEUXIÈME PARTIE

L'INDUSTRIE DE PLATRE (Documentaire)

L'ÉNERGIE VITALE (Comique à transformations)

Roman de la Pêcheuse (Dramatique)

LA NUSÉLIERE (Comique)

LE REPENTIR (Drame en 10 tableaux)

L'Horloge et l'Auvergnat (Très comique)

Rêve du Fumeur d'Opium (Pièce en couleur)

LA FILLE DU FAUX MONNAYEUR (Scène pathétique)

Vues Parlantes

LES RAMEAUX
LA DAME DE PIQUE (par DONA)
DORS NON GARS (de BOUTEL)

Préparatifs pour la Réception (Fou rire)

10 MINUTES D'EXTRACTE

Prix des Places : Premières, 1 fr. 50 ; Secondes, 1 fr. ; Troisièmes, 0 fr. 50

DIMANCHES, JEUDIS ET FÊTES, MATINÉES À 2 HEURES

TOUS LES SOIRS, à 8 h. 1/2, GRANDE SOIRÉE

Programme du Cinéma Redenbach en octobre 1910. Le « parlant » était obtenu, on s'en doute, à l'aide d'un phonographe.

Coll. Jacques GARNIER

forains, par les pionniers du cinéma.

De la Vendée en Blayais, en Poitou et Limousin, Charly Grenon a enquêté minutieusement, découvrant, à la faveur de témoignages et souvenirs qui lui étaient rapportés, le comportement des populations, et l'émerveillement, face à ce qui fut, en quelque sorte, la première approche de notre civilisation de l'audiovisuel. Le folklore y tient donc une large place, et les illustrations (dessins et photos) ne manquent pas.

Cette évocation est augmentée d'une étude de M. Jean Painlevé directeur de l'Institut de Cinématographie Scientifique sur l'œuvre du Docteur Comandon, créateur de la microcinématographie, la préface est de M. Yves Cazaux, président de la Société des Gens de Lettres de France et l'avant-propos est de M. Robert Mineau, président de Chambre Honoraire à la Cour d'Appel de Poitiers.

Royan, petit Los Angeles du littoral Atlantique

L'auteur rappelle aussi, que, plus près de nous, Royan fut un haut lieu du cinéma français. « Sa position géographique privilégiée souligne-t-il, la douceur de son climat, la beauté de ses sites et, surtout, son exceptionnelle luminosité, ont fait de notre région, une terre de prédilection des artistes. Ces qualités font le charme du Poitou, des Charentes et de la Vendée et se cristallisent, particulièrement, en Aunis, mais surtout en Saintonge.

Depuis le poète latin Ausone, qui la choisit pour y établir sa « résidence secondaire » et la chanta avec enthousiasme, il faut renoncer à dresser la liste de tous les écrivains, de tous les peintres fameux, qu'inspira la terre charentaise ».

Rien d'étonnant qu'elle ait tenté les réalisateurs de cinéma. La Rochelle, où vit Jean-Louis Rieuepeyroux historiographe incontesté du western, servit de cadre aux cinéastes tant pour le tournage de documentaires que pour la réalisation de films à scénarios. Par ailleurs, ceux qui ne fréquentent pas assidûment les salles obscures, ont cependant entendu parler du long métrage « Les demoiselles de Rochefort » et n'ignorent point que les grèves de Ré sont censées représenter les plages de Normandie dans « Le jour le plus long ». Le film de Claude Sautet « Les choses de la vie », avec Michel Piccoli et Romy Schneider ne restitue-t-il pas, également, en quelques belles séquences, les paysages si typiques de l'île blanche chère à Louis Suire ?

Sans parler de plusieurs courts métrages, dont le plus connu est sans doute, l'excellent « Façade sur l'Océan » que le Rochefortais Bouclaud façonna à la gloire de la Charente-Maritime tout entière. Et combien de bandes pour la télévision ? Mais il s'agit là de notre temps. Ne nous y attardons pas trop. Laissons lui prendre la patine de quelques décennies. Peut-être apparaîtra-t-il alors, aux yeux des jeunes générations de l'an 2015 comme « vachement folklo » !...

« Car » poursuit Charly Grenon : « Nous sommes en 1935. Jean Rattaud écrit un ouvrage qui paraîtra l'année suivante, chez l'éditeur cognaçais Masson, sous le titre de « Royan et les côtes de Saintonge ». « Aujourd'hui », écrit Rattaud, « on a peine à se représenter ce qu'était Royan il y a cinquante ans lorsque quelques villas s'égarèrent audacieusement dans le parc et que le champ de foire occupait l'emplacement du Casino municipal. La ville est maintenant une grande station balnéaire dont le Royannais est justement fier ».

C'est si vrai que la « perle de l'Océan » comme on la surnomme déjà prendra bientôt l'allure d'un petit Los Angeles. Royan, plage mondaine, est fréquentée par de nombreuses vedettes de l'écran. A Pâques, Danielle Darrieux y reçoit Yvette Lebon dans sa villa de Nauzan. Victor Francen séjourne au Grand Hôtel du Parc. Gina Manès, entre deux prises de vue, y goûte les plaisirs de la mer. Combien d'acteurs en vogue se reposent à Royan, des fatigues du tournage ?

Mais les « étoiles » ne viennent pas ici uniquement pour se détendre. Ce n'est pas par hasard si nous avons qualifié Royan de petit Los Angeles, car, dès 1938, on rencontre effectivement dans cette ville de plaisirs, un Centre de Production cinématographique : l'un des quatre studios français situé en province ; le seul établissement de tournage du littoral atlantique. La Côte d'Azur en comptait deux non loin de Nice : La Victorine et Nicéa ; Marseille avait le studio Pagnol ; et la Charente-Maritime celui de Royan, initiative d'un Méridional entreprenant, M. Emile Couzinet, qui fut par ailleurs le rénovateur du Théâtre municipal de Saintes : il est à l'origine de la dénomination « Gallia ».

La conquête de l'arrière-pays

Revenons à une époque plus lointaine, dans les années 1910, où Paul Yvon, qui était alors enfant, raconte « A ce titre, on observe et remarque tout ce qui est insolite. Je me souviens donc de l'une de ces troupes d'artistes ambulants. Elle s'installait dans une salle qui maintenant m'appartient. L'entreprise (familiale) circulait dans des roulottes hippomobiles. Sur l'un de ces véhicules, un tableau indiquait le programme écrit à la craie avec force fautes d'orthographe. Le « directeur » faisait alors sa tournée dans le village, tapant sur un tambour. De lieu en lieu, il proclamait : « Avis au public : ce soir dans la salle de M. Rateau, le féérique cinématographe Rivière, donnera une brillante représentation. Au programme : « Le calvaire d'une mère », grand drame vécu, en trois parties, et un film comique en deux parties qui vous fera rire aux larmes, avec le grand comique Rigadin.

« La salle était violemment éclairée au carbure, ce qui nous éblouissait et nous émerveillait, car nous étions habitués à la lumière terne de nos bougies ou de lampes à pétrole ». Tandis que l'opérateur actionnait, à la main, son projecteur, il commentait le film, faisant, en quelque sorte, parler les personnages dans un français pittoresque, riche de savoureux pléonasmes. Il n'était pas rare, par exemple, d'avoir son attention attirée sur « le cadavre du mort » !

A l'entracte, la fille Rivière se produisait en attraction, dans des danses acrobatiques ou des « foulards », en maillot collant provoquant les regards égrillards des hommes et... la réprobation grommelante et courroucée des femmes ! Mme Rivière, ensuite, faisait la quête.

À Cherves-de-Cognac, le rire était roi

Du moins si l'on en croit un souvenir personnel de M. Jacques Lecuiller, écrit Charly Grenon et qu'il situe vers 1913. « Le cinématographe se produisait en salle (de bal). Je me souviens de films qu'on appelait « La course à la belle-mère ». Il

s'agissait effectivement de « courses » entre invités à un mariage, pour un motif que j'ignore, sur les toits, dans les rues, avec de multiples situations inattendues et comiques en images très saccadées. Le tout provoquait, chez un public bien disposé, des rires, des cris... Il y avait vraiment participation des spectateurs. Une participation qui ne gênait pas le cinéma, puisque celui-ci était muet. Et ma tante Laure — qui n'avait jamais vu de cinéma — rit tant et si bien qu'elle en fit pipi dans sa culotte... ce qui provoqua de nouvelles hilarités !... ».

Voici donc un simple aperçu de ce que pouvaient être « Les Temps héroïques » du cinéma dans la région. La lecture de cet ouvrage vous procurera de bons moments de détente, en vous faisant redécouvrir la projection dans la grange, ou à proximité de l'écurie où accouraient les habitants du village, ou tout simplement la première séance de cinématographe sur la place François 1^{er} à Cognac, les foires de Pâques de Barbezieux, l'incendie de la baraque Redenbach à Poitiers, le cinéma de Javerlhac (Dordogne) et, pour d'autres, ces images féériques qui se perdent,

dans des odeurs de sucre d'orge ou des cacophonies de fêtes foraines...



La mésaventure de tante Laure.
Dessin de Jean-Claude LUCAZEAU

Les rékiâmes d'aut' fouès Maît Piârre

Le journal « Le Piron » a été fondé par Goulebenéze, Lexis Chabouessa et Gaëtan Savary en 1921. Il parut tous les dimanches pendant deux ans et demi, avant de fermer boutique parce que les dépositaires ne payaient pas. Il y avait des histoires en patois et en français écrites par les grands noms de l'époque : Goulebenéze, bien entendu, Mathurin des Palennes (voir Boutillon n° 47), Maît Chaumnit, Franzine Moquandier, Léopold Vion (Bric à Brac) ...

La dernière page était consacrée à la publicité, qu'on appelait « les réclames » : il fallait bien vivre. Et c'est souvent Goulebenéze qui écrivait les textes. Charly Grenon a déjà traité le sujet dans la revue « Aguiaine » de la Sefco sous le titre « La publicité dans la presse patoise », et dans notre livre « Goulebenéze, le Charentais par excellence ».

En voici quelques exemples :

La Maison Universelle

Cours Wilson – Saintes Téléphone : 0-46

*La Maison Universelle, désirant maintenir rigoureusement son principe de vente à **très petit bénéfice et entièrement de confiance**, n'hésite pas à prendre à sa charge toutes les nouvelles taxes et impôts, résultant de la loi du 25 juin 1920, qui cependant pèsent si lourdement sur le commerce, et prévient sa nombreuse et fidèle clientèle que, malgré ces nouveaux sacrifices, elle s'efforcera de faire mieux encore que par le passé en offrant à ses clients des marchandises irréprochables en fraîcheur et en qualité.*

*Son succès toujours croissant est dû uniquement à son système spécial d'achats qui lui permet de vendre **meilleur marché**, d'avoir continuellement en stock des produits bien conditionnés, provenant des meilleures fabriques et répondant pleinement aux besoins des consommateurs.*

Elle remercie sincèrement sa nombreuse clientèle de l'empressement qu'elle met à venir visiter ses comptoirs de Nouveautés et de Confections pour Dames et Messieurs à chaque entrée de saison. Elle y a réuni cette année le choix le plus complet et du meilleur goût.

Tous les articles vendus dans ses magasins sont expédiés franco de port à destination de toute la localité desservie par une gare. L'emballage est toujours repris au prix facturé s'il y a lieu.

Il est répondu par courrier à toute demande de renseignements et d'échantillons.

Entrée entièrement libre.

Les personnes qui travaillent actuellement aux Galeries La Fayette à Saintes (qui ont pris la succession de la Maison Universelle) seront certainement très étonnées à la lecture de ce message. Une entreprise qui fait le « sacrifice » de ne pas répercuter sur sa clientèle les nouveaux impôts auxquels elle est assujettie, cela laisse rêveur de nos jours. Une clientèle que l'on flatte pour l'inciter à venir au magasin, en lui promettant une qualité exceptionnelle !

Ohé ! ... les copeurs d'âchets et tous les bitons des Chérentes, de Saintonjhe, de l'Aunis et des outr' endrets, dites vous ben dans l'treu d' l'oreille qu'olé

Le Comptoir agricole et commercial de Cognac

45 avenue Victor Hugo, Cognac,

qui donne des engrais, des materious d' construction et toutes ses machines agricoles au meilleur compte.

Allez-y vouère, et demandez-y ses prix.

Les « copeurs d'âchets », ce sont les paysans. Car vous n'ignorez pas, mes bons amis, que les âchets sont les vers de terre, que le paysan coupe avec sa bêche, sciemment, car il sait que ce ver de terre est l'ami du jardinier : il aère et anoblit les sols cultivés. Or, chaque *mourciâ copé* fait un nouveau sujet ... Et le poète est appelé *fazeur d'âchets*. Et *thieu-là qu'a-t-in ver solitaire a-t-in âchet solidaire* (remarques de Charly Grenon).

En voici une autre sur les « copeurs d'âchets » :

Copeurs d'âchets.

*Disez don, avez-vous teurjhou l'habitude de vous sarvi d' fumier, et des z'outes engrais chimiques thi les noumant : dau guano, des super-sosphiate, karnice etc. Tout thieu est bin bon. Mais aneut, olat in nouvel engrais thi rend combe de sarvices. I l'appelant thieu : dau **sulphate d'ammoniaque**.*

L'usine à gaz de Saintes vend cet engrais directement aux propriétaires, par n'importe quelle quantité, au prix des cours. Donc, réduction de prix par la suppression des intermédiaires.

Ce n'est pas nouveau : supprimons les intermédiaires !

Avis

Vous queuneussez teurtous les biscuits de Pons,

Thieu thi faizant les pu bons, olé Gazon.

Y cheurche de thieu moument des représentans raisounab'yes

N'on risque de gagner grou envec le paisit des vouéyaghes.

Représentant avec voiturettes

Bordeaux et les environs.

La ville de Pons a toujours été une « cité du biscuit ». Actuellement, si vous passez à proximité de l'usine « Colibri », o sent bon, fi d' la mère !

Saintonjheais

*Quante vous allez à la fouère, putout qu' de bouère des limounades à vous queurver l' tempérament, peurnez dont in bon verre de « **Chérentaise** ».*

O l'est ine lithieur jhaune qu'est bin boune, o n'enzire pas l' thieur et o fiata le palais d' la goule.

Thieu-là qui la fait o l'est Moncieur René Bouzianne, distillateur à Saint-Savinien (Charente-Inférieure)

A cette époque, on ne parlait pas de « boire avec modération ». Il est vrai que les radars et les alcootests sont des inventions modernes !

La vie d' conscrit

L'aubarjhiste : Vouyéyons, z'enfants, que faut-o vous sarvit ?

Les conscrits (teurtous ensemb'lle) : C' que vous z'arez d' pu bon !

L'aubarjhiste : Mélinâ ! Vins sarvit huit verres de Sève Picauron !

A 4 heures dau matin, les conscrits chantant en thieur :

« Vouélà peurquoué jhe la chantons

Vive la Sève !

Vouélà peurquoué jhe la chantons

*Vive la **Sève à Picauron** ! »*

Le souer des noces

La mariée : Natole, le thieur me manque !

*Le marié : Avale vit'ment in p'tit verre de **Sève Picauron** !*

Le marié : Dis, boune, zou as-tu trouvé bon ?

La mariée (avec conviction) : Oh ! ... Voué ! ...

La Sève Picauron était fabriquée à Burie par le beau-père de Goulebenéze, Rodolphe Picauron. Cela valait bien une bonne petite publicité ! Dans la dernière réclame, on peut se demander si c'est la Sève Picauron que la mariée a trouvé bon, ou si c'est autre chose ! La nuit de noce aurait-elle été chaude ?

Eh ! les gâs et les drôlesses !

Vous, thi v'lez monté à bicykiette et thi v'lez des machines à coudre de toutes thiéllés marques.

Machines à coudre de tous systèmes : Nouvelle Colombe, New-Home, Bélvetia, Excelsior, Royale etc.

Bicyclettes de toutes marques : Peugeot, Barré, Herlys, Alcyon

Nouveaux prix en baisse

Tous renseignements sur demande

G. DECAUD (Aulnay - Charente-Inférieure)

En ce temps-là, la vente de machines à coudre n'était pas incompatible avec la vente de bicyclettes. C'est normal, dans les deux cas il fallait pédaler !

Les 7 coumandements dau veugneron

*Au mois de Mâr atteuleras
Ton cheveu à ton cher-à-bans.*

*A Saint-Jhan tu t'en éras
En fouiyant coume le vent*

*Chez Colas-Wenden tu éras
Sans déjhuner, grand gormand !*

*De zeux bouillie ajheuteras
Leu z' « Excelsior » tout bounement*

*La Saintonjhaise tu déras
Et thieu monde te comprenant.*

*Tes sulfataghes tu feras
Prr' le moins six cots prr' an.*

*Aux vendanjhes ramasseras
De piens thiarçons de vin bian !*

Bouillie saintongaise « Excelsior »

En sachets de 1, 2 et 5 kilos, et en sacs de 50 kilos nets. En vente dans toutes les bonnes maisons.

Rien à voir avec les « dix commandements » ! Mais tout aussi efficace !

Kétoukolé Jhoël

Résultats du Kétoukolé n° 47



Une fois de plus, c'est notre ami Claude Moulineau de Montpellier qui, après des recherches fructueuses, a découvert ce dernier Kétoukolé, doublé cette fois-ci d'une devinette. Gloire à ce lecteur du Boutillon, dont voici la réponse documentée :



L'outil que vous proposez était utilisé par les arracheurs de dents et pourrait être l'ancêtre du davier moderne (aie !)

J'ai trouvé une référence aux chiffonniers bretons qui

amélioraient leur ordinaire en pratiquant ces opérations avec cet instrument au gré de leurs déplacements.

A ce propos, je joins une photo d'un fauteuil d'arracheur de dents prise dans un musée de l'Ariège, témoin de l'art ancien de la dentisterie.

Quant au carrosse, il s'agit de la voiture d'un dentiste ambulancier (arracheur de dents ?) – SORINO – qui semble assez célèbre pour avoir inventé une « eau galvanique », dont je n'ai pas trouvé les vertus ni la trace du brevet !

Sa voiture exposée au musée de Compiègne a été construite par le carrossier Bellion de Libourne et aurait servi d'ambulance à Belfort, en 1870. (C.Durand - Attelage Magazine-)

La liste des productions du constructeur de voitures de Libourne a été retrouvée : <https://insitu.revues.org/11921>



L'arracheur de dents

En ce temps là, quand les gens souffraient des dents ils supportaient bravement leur mal et se promenaient les joues enveloppées d'un torchon noué sur leur crâne. La douleur devenant insupportable, ils avaient recours au remède de vieilles femmes, car l'aspirine découverte en 1855 par Charles Gerhardt n'était pas encore répandue.

Les uns enfonçaient dans la dent cariée un clau de girofle, les autres chiquaient du tabac. Certains n'hésitaient pas à mâcher du croutin de cheval, ou à prendre des bains de bouche avec de l'urine de bœuf.

Il fallait attendre le passage de l'arracheuse de dents : la "bersteloto". Elle passait les jours de marché avec une charrette bâchée, accompagnée par une personne qui jouait du tambour pour couvrir les cris du patient.

Elle était originaire de l'Alsie (on pense qu'elle ne possédait pas son diplôme de dentiste comme son mari qui l'eût à Paris en 1892). Avec une pince et une clé de "Goungest", elle tordait, tirait, en s'appuyant de sa grande force sur l'épaule du patient et les soulèvements du tambour redoublés.

Crachant le sang, le patient descendait de la charrette après avoir fait un bain de bouche à l'eau de vie pour désinfecter. C'est ainsi que jusqu'en 1904, la "Bersteloto" exerça ses talents en chirurgie buccale sur les champs de foire de la région.

Rappelez-vous, c'est François Berthon, de Louzignac, propriétaire du maillet à pains de sucre (voir précédent Kétoukolé), qui nous avait également montré un autre instrument très particulier en sa possession.

Il s'agit d'une clé de garangeau, utilisée pour arracher les dents au XIX^{ème}, et peut être même avant.

Pour la petite histoire, cette clé a été donnée au père de Mr Berthon, à l'époque dentiste à St-Jean d'Angély, pour le remercier d'avoir participé (cela lui avait été certainement signalé par un de ses clients) à la découverte dans une grange près de St-Jean d'une superbe voiture hippomobile d'arracheur de dents. A première vue cet arracheur de dents dont nous ignorons le nom était basé sur Saintes et allait dans les foires, et les villages en Saintonge pour proposer ses services. Mr Moreau, photographe professionnel à Saint-Jean d'Angély, a pris vers 1951 des photos de ce véhicule trouvé en excellent état (belles photos en noir et blanc que Mr Berthon a en sa possession). En un premier temps cette voiture est allée au musée de Pierrefond, puis ensuite au musée de la voiture au château de Compiègne, où elle est encore actuellement.

Ayez la curiosité de consulter les sites qui suivent, qui vont vous en apprendre tout plein encore sur cet étonnant véhicule rutilant de couleurs rouge, noir, or, orné d'inscriptions diverses, de scènes d'animaux fantastiques, construit chez Bellion Libourne (certainement vers le milieu du 19^{ème} siècle), et qui aurait également servi d'ambulance pendant la guerre de 1870.

Pour donner confiance à ses clients, le propriétaire du véhicule avait écrit en belles lettres dorées sur ses flancs "Sorino, inventeur de l'eau galvanique", mais nous ne connaissons pas les vertus de cette eau, et il n'y a pas de trace de brevet.

<http://documentation.equestre.info/objets-des-musees/article/774-voiture-du-dentiste-ambulancier-sorino-inventeur-de-l-eau-galvanique-construite-par-bellion-de-libourne-elle-servit-d-ambulance-a-belfort-en-1870-milieu-19e-siecle>

<http://actumonc.free.fr/Voiture1.htm>

http://www.persee.fr/doc/pharm_0035-2349_1975_num_63_227_7477

<https://insitu.revues.org/11921>

Nouveau Kétoukolé

Mon voisin Franck, 87 ans, m'a ressorti de dessous son *balet*, un vieil engin, très certainement utilisé par ses aïeux. Après l'avoir moi même retapé, voilà ce que ça donne :



A l'origine, un tissu en forme de poche recouvrait la partie supérieure.
A quoi pouvait-il bien servir, et quel est son nom ?

A propos de ...

A propos du « Coin des fines goules », Cécile Négret, qui collabore à notre journal, nous pose une question :

J'ai une petite suggestion pour votre rubrique "le coin des fines goules". Le lendemain d'un pot au feu, mon arrière grand-mère faisait du "bouilli" avec les restes de boeuf.

Elle le faisait revenir à la poêle avec des oignons et des pommes de terre à l'eau coupées en forme de frites. Un vrai délice. Mes parents en font aussi, sans toutefois être certains d'y mettre tous les ingrédients. Mon arrière grand-mère de Fouras cuisinait ce plat mais mon père est persuadé qu'il nous manque des ingrédients. Lui, pour le faire, ne se base que sur de vieux souvenirs visuels.

C'est pourquoi je me suis dit que vous aviez peut-être la recette complète et cela aurait fait un bon sujet pour votre rubrique. Je suppose que c'est un plat charentais mais je n'en suis même pas sûre, peut-être était-ce juste une invention personnelle pour finir les restes ...

Pour ma part, je connais le « bouilli » fait à partir des restes de viande du pot-au feu, agrémentés de pommes de terre bouillies, de cornichons, de persil, voire d'une sauce tomate un peu épicée. Mais si des *gormants avant une meilleure arcette, o faut qu'i nous la douniant !*

Maît' Piârre

Ces Charentaises qu'on envoie au Canada Maît' Piârre



Rappelez-vous, au 17^{ème} siècle, combien de femmes de chez nous sont parties au Canada, souvent contraintes, pour peupler la belle province. Chacune a trouvé, en principe, « chaussure à son pied », c'est-à-dire un mari cultivateur, chasseur, trappeur ou bûcheron.

Eh bien, mes enfants, l'histoire se répète. Des Charentaises partent de nouveau au Canada, pour que nos cousins de Québec et Montréal trouvent eux aussi « chaussures à leur pied ». Car c'est de chaussons dont il est question, de ces chaussons qu'on appelle « Charentaises ». Des vraies, fabriquées par la maison Rondinaud, de La Rochefoucauld. Cousues à la main, et possédant des semelles en feutre, bref une pantoufle écologique.

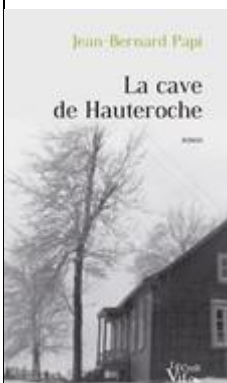
Les Canadiens en sont friands, et une commande de trois cent chaussons, envoyée pour un marché de Noël, est partie en un rien de temps. Aussi le distributeur local, la maison Simons, a demandé à Rondinaud de faire une nouvelle livraison. Et pour être écologique jusqu'au

bout du voyage, c'est en voilier que les Charentaises ont quitté La Rochelle, le 4 juin, pour le Canada, soit six semaines de voyage. Un trois-mâts canadien, le « Picton Castle », assure le transport.

Elle est pas belle, la vie ?

Des livres à vous conseiller Maït' Piârre

La cave de Hauteroche de Jean-Bernard Papi



Les lecteurs qui apprécient les histoires que Jean-Bernard Papi a l'habitude de publier dans le « Boutillon de la mérine » apprécieront ce nouveau roman édité par les éditions du Croît vif.

L'histoire se déroule à l'époque du début du minitel et du téléphone portable, dans la ville imaginaire de Hauteroche, près de l'embouchure de la Charente. Il faut reconnaître que les protagonistes sont tous un peu déjantés, comme les aime Jean-Bernard.

Il y a d'abord Henri et Paulette, qui tiennent un café-épicerie, « À la Maison carrée », où l'on peut venir faire ses emplettes et boire ensuite un pineau ou un pastis. Pour Henri, plusieurs pastis dans la journée, cela ne lui fait pas peur. Leur fille Albertine, quatorze ans, avale plusieurs pineau (à base d'alcool de betterave) avec la bénédiction des parents. Ils ont un ouvrier, Edmond, plutôt un esclave que l'on paie à coups de trique.

Leur cousin Laurent est le véritable « héros » de l'histoire. Si l'on peut appeler ça un héros. Marié à Cassandra, il travaille à l'usine du « Bois déroulé », et le couple a deux enfants. En vérifiant si la maison n'abrite pas des termites, l'idée germe dans la tête de Laurent : et si je creusais une cave ? Entreprise colossale, qui lui permet de sortir de la routine de son travail à l'usine, mais le conduit à

l'idée fixe, à la volonté de figurer dans le livre des records, à la folie. Pour l'aider dans cette tâche, Henri lui prête Edmond pendant quelque temps.

C'est l'histoire de cette folie constructive et ruineuse que, plusieurs années plus tard, après la mort de Laurent, Cassandra raconte à un journaliste venu l'interviewer. Une histoire picaresque, dans laquelle défilent plusieurs habitants de cette petite ville, venus encourager les travaux de Laurent et parfois s'en inquiéter, car ils dérangent leurs habitudes. Un vrai régal, à lire sans modération. <http://www.croitvif.com/auteurs/entry-11-papi-jean-bernard.html>

La cave de Hauteroche, roman de Jean-Bernard Papi, éditions du Croît vif. 231 pages, 17 euros.

À toi la révérence de Christian-Bernard Couprie



Je connais bien l'auteur, que j'ai rencontré à plusieurs reprises lors de salons du livre. J'ai déjà parlé de lui dans le Boutillon n° 32 à propos de son livre de nouvelles « Re...naissances ».

Dans cet ouvrage, sorti en avril 2016, on redécouvre Couprie le poète : quinze danses, quinze chevauchées, et une révérence. Les danses, c'est la beauté, la symphonie, le rêve. Les chevauchées, ce sont les cavaliers, rêvant d'or et de richesses, qui attendent sur leurs chevaux piaffant d'impatience.

Le tout en l'honneur de la femme.

De très beaux textes. En voici un exemple :

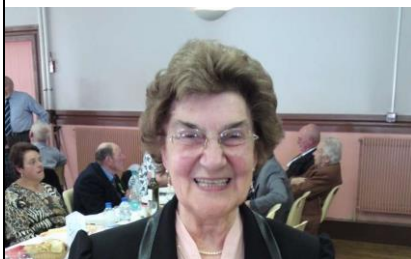
« Le jour tu fais pâlier le soleil et la nuit tu comptes l'obscurité. Tous les mots des poètes n'ont été inventés que pour toi. Ni le vent ni la pluie ne les effacent, ni le temps qui passe ».

Amis lecteurs, si vous aimez la poésie, vous ne serez pas déçus par ce petit ouvrage, édité par Tami la fourmi, la petite bête qui monte, qui monte ...

<http://www.tamilafourmi.fr/tami/index.php>

À toi la révérence, de Christian-Bernard Couprie (poésie), éditions Tami la fourmi. 63 pages, 8 euros.

Les patoisants d'aneut



Francine Besson

Francine Besson, membre de la Société d'ethnologie et de folklore du Centre-Ouest, est bien connue en Charente et au-delà pour être la digne

héritière d'Odette Comandon.

Habitant à Vindelle, en Charente, près de Balzac où vivait son ami Châgne dreit, elle participe avec beaucoup d'humour à la plupart des spectacles patoisants. Et sous son air « de ne pas y toucher », elle raconte des histoires un peu coquines qui auraient certainement plu au grand Goulebenéze.

Écoutez-là, au cours de la matinée Goulebenéze de janvier 2016, dans un enregistrement de J.M. Caillot.

[Maurice et Jharmaine](#)



Nono Saut' palisse

Bruno Rousseau est un ami fidèle, un vrai copain. Quand j'ai besoin de patoisants, pour des conférences sur Goulebenéze, il est toujours partant, et nous avons partagé bien des scènes de spectacle.

Il a pris pour « chaffre » Nono Saut' palisse, parce que, nous raconte-t-il, lorsqu'il était plus jeune, il sautait allégrement par-dessus les palisses ... ce qu'il fait beaucoup plus difficilement maintenant.

Sa fille Marie, nommée « La gassouillette », fait partie des « Petites cagouilles » du groupe folklorique Aunis-Saintonge.

Écoutez-le, au cours de la matinée Goulebenéze de janvier 2016, dans un enregistrement de J.M. Caillot.

[Les touristes](#)

Des nouvelles du pays

Le printemps de Panloy

Le château de Panloy, à Port d'Envaux, avait ouvert ses portes les 7 et 8 mai. Des fleurs et des légumes étaient proposés aux visiteurs.



Nous y avons trouvé de la menthe fraise, de la menthe cannelle, de la coriandre vietnamienne, et bien entendu des plants de tomates.

Nous avons rencontré Georges Desjulets, au stand de la librairie « Le passage des heures ». Laurent Lucazeau, et Éric Mimeau, de la Compagnie Stromboli (voir Boutillon n° 43), étaient présents avec un manège à énergie non polluante (manège à pédales).



Laurent Lucazeau en compagnie de notre webmaster et de Pauline



Éric faisait fonctionner l'orgue de barbarie, et son fils Nathan faisait tourner le manège en pédalant comme un coureur cycliste.

Voir la petite vidéo :

[Manège à pédales](#)

Maït' Piârre

Journées régionales de généalogie

Parfois venus de loin, 45 exposants ont répondu à l'invitation du Cercle Généalogique de Saintonge : de la Vendée à la Charente, du Poitou à la région bordelaise, des Deux Sèvres au Cantal, du Loiret à la Corrèze, de la Belgique à l'Espagne.



Dès 10 heures le samedi 21 mai, un public averti se précipite à la rencontre de ses ancêtres. Novices ou aguerris, ils ont tous la même passion : retrouver leurs racines. Nos ancêtres ont aussi laissé des souvenirs concrets de leur vie : vêtements et coiffes, patiemment collectionnés, et soigneusement mis en valeur par Pierre Couprie ; cartes postales et photos exposées par Jean Pierre Mauret et son association ; livres régionaux, avec la librairie associative « Le passage des heures » ; écrits sur les poilus de la première guerre (Judith Rapet et Michel Theodosijévic), Émile Combes de Philippe Hélias, et *les chroniques historiques* de Saintes et Pons, illustrées par les dessins de l'auteur Ingrid Matamala.

L'histoire n'est pas oubliée : la participation des Archives Départementales, du Service Historique de la Défense, de la Société d'Archéologie de Saintes, qui permettent des recherches plus approfondies, a été vivement appréciée.

La religion protestante, très présente dans notre région, fut illustrée par la conférence d'Annie Fouquet Perriault, sur les Boulineau, « une famille de marins protestants de la presqu'île d'Arvert ».



Pierrette et Ramon Rodriguez

Présentation du livre de Jacques-Edmond Machefert

Je connais bien Jacques Machefert. Nous avons fréquenté les mêmes salons du livre, en compagnie des amis Jean-Claude Lucazeau, Jean-Bernard Papi, Christian Robin... C'est un romancier de talent, et j'ai fait un compte rendu de son nouveau roman, « Les anges de La Coubre », dans le dernier Boutillon de la mérine.

Le vendredi 13 mai, Jacques Machefert a présenté son livre à la salle Saintonge à Saintes. Devant un public attentif, il nous a surtout parlé, photos à l'appui, des lieux où s'est déroulée l'intrigue : la forêt de la Coubre, le phare, les maisons forestières, la ville enfouie ...

Charlyse et Louis-Paul Garreau, de la Société des lettres de Saintonge et d'Aunis, ont lu quelques passages du livre.

A l'issue de la rencontre Hélène, qui gère la boutique du Croût vif, à proximité de la Salle Saintonge, nous a invités à boire le verre de l'amitié.



Jacques Machefert (à gauche), Pierre Péronneau et Jean-Claude Lucazeau (photo Benjamin Péronneau)

Maït' Piàrre

Thieûqu' dates à r'teni

Les Efournigeas

- brocante le 10 juillet à Semussac
- participation à la fête des battages de Semussac le 7 août
- défilé à la fête de la mer à Meschers le 14 août
- fête du melon le 20 août à Semussac (marché artisanal et fermier toute la journée, vin d'honneur à midi, restauration sur place, spectacle de Frank Lorenzo avec ses danseuses de French Cancan, kermesse, concours de pétanque, concours du plus gros mangeurs de melon, du lancer de charentaise, élection miss et mister melon 2016, bal gratuit).

Spectacles de Pierre Dumousseau

LIBERTINS-LIBERTINES

- Lundi 18 juillet à 20h30 Salle des fêtes d'Arvert.
- Mardi 26 juillet à 21h00 au Théâtre de Verdure de Marennes.

HOMMAGE AU POETE PATOISANT GASTON COUTÉ

- Jeudi 16 juin à 18h30 à la médiathèque de Meschers s/Gironde
- Vendredi 17 juin à 19h00 à la bibliothèque du CE SNCF (Av Jules Dufaure) de Saintes

BALADE CONTÉE ET MUSICALE

- Vendredi 08 juillet à 18h30 à partir de l'église d'Aulnay-de-Saintonge.

Jardin de Liane à Villars les Bois

Nous avons réalisé un film sur ce jardin extraordinaire dans le n° 42 du Boutillon. Liane nous informe que son jardin a été impacté par la dernière tempête qui a touché la région, mais elle ouvrira les portes à partir du 15 juin.

Ne manquez pas la visite en prenant contact avec Liane.

Le jardin de Liane est ouvert de juin à août de 14 h 30 à 18 h 30 sur rendez-vous. 6 rue de la Verrerie 17770 Villars les Bois.

Tarif : adultes 4 euros, gratuit pour les enfants.

Tél : 06 66 23 21 80.

Courriel : lejardindeliiane17@yahoo.fr

Arts terre

2 juillet : Observation des oiseaux dans le marais de Brouage

3 juillet : La citadelle de Brouage et Fort Lupin

10 septembre : Visite du musée des Bujoliers

<http://www.arts-terre.fr/>

Office de tourisme de Saintes

Pour voir les animations : <http://www.saintes-tourisme.fr/>
Voir également le programme du festival de l'Abbaye aux dames : <http://www.abbayeauxdames.org/festival-de-saintes/>

Ateliers du patrimoine de Saintonge

Voir le programme : http://www.saintonge-patrimoine.com/rubrique.php?id_rubrique=8

Saintonge dorée

Pour voir le programme des sorties d'été, cliquez sur le lien : <http://www.saintongedoree-tourisme.com/mes-sorties-culturelles/>

Groupe folklorique Aunis-Saintonge

21 juin : Saintes, fête de la musique, les cagouillards seront au pied de la passerelle près du jardin public
3 juillet : Dompierre sur charente, fête locale
14 juillet : Saintes défilé dans la matinée et spectacle à 13h30 près de l'arc de Triomphe
7 août : Trizay marché fermier
du 17 au 26 août, le groupe folklorique quittera le sol français pour rendre visite à nos voisins Suisse et Allemand
27/28 août : Chatellerault : fête de l'eau
17/18 septembre : portes ouvertes et démonstration d'amidonage de coiffes à la maison du folklore.

Abbaye de Fontduouce

Le Festival de Fontduouce vous présente ses intermèdes gourmands : du 25 au 29 juillet.
Profitez du cadre de Fontduouce en dégustant l'une de nos formules repas, tous les soirs entre les deux concerts.
Découvrez le détail des menus et faites votre réservation sur <http://www.fontduouce.com/festival.html>

Fête du milla

Organisée par le Comité des fêtes, elle se déroulera le dimanche 25 septembre à Saint-Césaire.
Pour ceux et celles qui veulent participer au concours de milla, appeler le 07 68 99 81 24.

Gros plan sur... le fort de Fouras

Cécile Négret



Face aux îles d'Aix, Madame, Ré et Oléron, la petite commune de Fouras s'étend sur une presqu'île qui lui confère, depuis toujours, les bases d'un emplacement stratégique. Surplombant l'Atlantique, son fort, classé Monument Historique, abrite aujourd'hui un musée d'histoire régionale. Une première enceinte fortifiée, défendue par la mer et par des douves, englobe la totalité du site. La citadelle est enfermée dans une deuxième enceinte plus élevée, flanquée de trois tourelles. Au centre, trône un donjon de 15m sur 11m. Un pont-levis, tout récemment construit à l'identique de ceux du Moyen-âge, permet d'accéder à la cour.

La silhouette massive du fort est fréquemment attribuée au travail de Vauban. Comme vous allez le découvrir, ceci n'est pas tout à fait juste. Alors, quel est le passé du fort ? Quel furent ses différentes missions ? Qui

l'a bâti, quand et pourquoi ? Suivez le guide...

L'histoire débute au XI^e siècle. Le fort de Fouras, siège d'une châtellenie relevant du roi, est érigé à l'emplacement d'anciennes fortifications gallo-romaines pour contrôler le passage des navires empruntant la Charente. Les droits de navigation prélevés à chaque passage contribuent à l'essor de cette châtellenie.

En 1305, [Philippe le Bel](#) en acquiert la propriété, puis son fils le cède aux Maumont, seigneurs de Tonnay-Boutonne. Le château fait ensuite l'objet d'une âpre dispute entre Français et Anglais, jusqu'en 1351, date où la garnison anglaise est chassée par le maréchal de Boucicaut.

En 1480, Jehan II de Brosse, Seigneur de l'Aigle, reconstruit le château en ruines.

Pendant les guerres de religion, le fort passe tour à tour des mains des protestants à celles des catholiques. En 1585, il est assiégé par les Calvinistes sous le commandement du prince de Condé, puis occupé par les Rochelais en 1615, avant de servir de base aux troupes royales.

Après la prise de La Rochelle en 1628, Louis XIII ordonne dans tout le royaume la démolition des châteaux-forts n'ayant pas pour vocation la défense des frontières. Grâce à sa situation géographique à l'embouchure de la Charente, celui-ci est épargné.

Avec la création de l'Arsenal de Rochefort en 1666, il est impératif de développer un système de défense veillant à éliminer toute tentative d'approche ennemie par les voies maritimes. Pour y parvenir, de gros travaux s'imposent. En 1684, Sébastien Le Prestre, marquis de Vauban, ingénieur et architecte militaire, édifie le mur d'enceinte de la citadelle et ajoute, à l'ouest, une demi-lune. Celle-ci est érigée non sans difficultés techniques et accidents par éboulements, la mer n'ayant cessé de saper les travaux. Le projet de Vauban, trop onéreux, est ensuite suspendu.

En 1689, l'avènement du hollandais Guillaume d'Orange au trône d'Angleterre fait craindre un débarquement. Le marquis de Seignelay, Secrétaire d'Etat de la Marine de Louis XIV et fils aîné du grand Colbert, fait alors reprendre les travaux. L'ingénieur Antoine Ferry, dont le projet est moins coûteux que celui de Vauban, réaménage le donjon, fait épaissir les murs de l'intérieur et crée une fausse braie défensive (douve sèche) avec une batterie haute et basse pouvant disposer de 20 pièces de canon : 14 dans la fausse braie, 6 dans l'enceinte haute, sans compter les 9 autres au sommet du donjon. Le château de Fouras devient alors une véritable citadelle au cœur d'un dispositif regroupant une dizaine de forts.

En 1703, deux casernements destinés à loger ouvriers et garnison sont élevés dans l'avant-cour. Ils disparaîtront au début des années trente.

Vers 1794, l'Amiral Louis Jacob réforme le fort en sémaphore afin de garantir la transmission des signaux optiques aux navires. Dans le poste télégraphique, une lunette permet de surveiller le littoral dans un rayon de 30 kilomètres.

En 1848, des corps de garde sont ajoutés. Puis, en 1870, le génie militaire fait placer 19 pièces d'artillerie au niveau de la première cour, au sud.

En 1871, après la répression de la Commune de Paris, le fort devient une prison provisoire pour cinq cents fédérés, dans l'attente, pour la plupart, de leur déportation en Nouvelle-Calédonie.

En 1872, la capitainerie disparaît. En 1889, le fort est déclassé. Batteries et redoutes sont démantelées. La Marine conserve le sémaphore tenu par deux gardes. Les « affaires maritimes » se réservent le premier étage pour recevoir, notamment, marins-pêcheurs et ostréiculteurs. Le responsable de ce service y

loge avec sa famille pendant plusieurs années.

Durant la seconde guerre mondiale, le fort est occupé par les Allemands qui installent leur centrale téléphonique dans la crypte. A la libération, la ville de Fouras récupère le fort et en 1951, la commune acquiert le site. Les « affaires maritimes » y demeurent encore quelques années.

En 1956, quelques Fourasins décident de créer « L'Association des Amis du Musée de Fouras ». Dix ans plus tard, après maintes difficultés, le musée, installé au 2^e étage, ouvre ses portes au public. Au fil du temps, soutenus par la municipalité, les membres passionnés de l'Association l'enrichissent de collections rares dont ils restaurent soigneusement les pièces. Aujourd'hui réparti dans l'ensemble du donjon, il retrace en dix salles l'histoire de la région et de ses fortifications depuis l'Antiquité.



On y découvre les aspects géologiques et archéologiques de Fouras, ainsi que son histoire militaire, maritime, artistique et balnéaire. Maquettes de navires et de forts, outils, cartes, documents anciens, uniformes et coiffes, témoignent de son passé.

En 1967, de jeunes bénévoles s'engagent dans des travaux de débroussaillage et de fouilles archéologiques. Le sous-sol de la tour, datant du XII^e siècle (et donc bien antérieur au donjon du XV^e qui le surmonte), est déblayé. Au pied du donjon, côté Est, ils découvrent une porte enterrée de 2 mètres de large communiquant directement avec la « salle basse » ou « salle d'armes », aujourd'hui appelée la « crypte ». Les bénévoles dégagent cette porte par l'intérieur en démolissant le mur de Ferry qui la masquait. Cette crypte gothique, située à environ 6 mètres en contrebas, est accessible au public par un escalier de 27 marches. Elle dévoile un puits de forme heptagonale avec une margelle monolithique qui alimentait le fort en eau. On peut également y admirer 4 travées d'ogives à moulures prismatiques et des clés de voûtes finement sculptées de motifs végétaux. L'une de ces clés de voûtes présente 2 têtes humaines. D'après le peintre, écrivain et historien Antoine Duplais des Touches (1860-1900) dans son ouvrage « Fouras et ses environs », ces 2 têtes datant du XV^e siècle seraient celles de Jehan de Brosse et de son épouse.



Après avoir gravi 4 niveaux en 122 marches, au sommet du donjon, à 30 mètres de hauteur, le visiteur bénéficie d'un point de vue splendide sur la Pointe de la Fumée, l'estuaire de la Charente, les îles, ainsi que les forts Enet, Boyard, de l'Aiguille et Lapointe. Deux tables d'orientation facilitent le repérage et font prendre

conscience de la position centrale de l'édifice.

Ainsi s'achève l'histoire du château de Fouras. Quant au nom de « Fort Vauban », si fréquemment utilisé dans les dépliants touristiques, il est tout de même bon de savoir qu'un véritable fourasin a toujours appelé son fort « le sémaphore », et ce pour deux raisons. Comme indiqué plus haut, la construction du donjon, sa pièce maîtresse, est bien antérieure à l'époque de Vauban puisqu'elle remonte à la fin de la guerre de Cent Ans. Par ailleurs, la majeure partie des travaux revient à l'ingénieur Ferry.

Cela dit... « Sémaphore » ou « Fort Vauban », là n'est pas le plus important. Quand vous serez juchés cheveux aux vents sur la terrasse du donjon, vous en prendrez plein les yeux, et pour un peu qu'un coucher de soleil vienne enflammer l'extraordinaire panorama, vous ne manquerez pas de penser : « *lthi jhe seût benèze... Au yâbe thieillées appellations !* ».

Pour préparer votre visite, consulter les horaires et les périodes d'ouverture :

Tél. : 05 46 84 15 23

Mail : accueil.musee@fouras.net

Site Internet : <http://www.musee-fouras.fr/>

Visite guidée des fortifications, de la crypte et du musée :

Adulte : 6 €

Enfants, étudiants, demandeurs d'emploi : 4 €

Nos lecteurs nous écrivent Maît' Piârre

De nombreux commentaires, à nouveau, sur le dernier numéro du Boutillon, le numéro 47. Notre webmaster en a sélectionné quelques uns. Ce que j'ai retenu :

- 1) Il y a une forte attente. Nos lecteurs sont impatients de recevoir leur journal. Pour ma part, cela demande beaucoup de travail. Une parution tous les deux mois est la seule solution raisonnable. Je remercie tous ceux qui m'envoient des articles. J'ajoute que j'attends avec impatience les textes que m'ont promis les lecteurs canadiens. Et également les lecteurs britanniques : envoyez-moi vos textes avant le Brexit !
- 2) Certains ont remarqué que le numéro 47 était un peu plus « léger » que les autres. J'ai vérifié et effectivement il ne contient que 19 pages, alors que les précédents en comportent 22. Cela dépend du nombre de textes à ma disposition au moment de la parution. Ce numéro n° 48 comporte 21 pages, avec de nombreuses vidéos. Je pense que nous sommes dans la bonne moyenne. Vingt à vingt-cinq pages, avec des textes courts, me paraît un bon compromis. Au-delà, c'est souvent au détriment de la qualité, et cela risque de lasser le lecteur.
- 3) L'histoire de l'odyssée de la famille Picard, naufragée de la Méduse, a connu un beau succès, et nos lecteurs attendent la suite avec impatience. J'ai bien noté que les événements historiques sont appréciés par un grand nombre d'entre eux.
- 4) Enfin, on nous reproche de ne pas avoir donné suite à notre vidéo sur la grammaire saintongeaise. J'avoue que je suis surpris de l'intérêt porté à cette affaire. Dans le Boutillon n° 46, j'ai lancé ce projet sur la grammaire comme un ballon d'essai, pour avoir l'avis des lecteurs. Nous avons décidé de poursuivre l'expérience, mais il nous faut du temps pour préparer, sur un sujet a priori difficile, un texte et une vidéo ayant un caractère ludique. Cela nous a pris plus de deux mois pour vous offrir un article qui, je l'espère répondra à vos attentes, car nous avons réalisé plusieurs enregistrements avant de trouver une formule qui nous convienne.

Il ne faut pas oublier que nous sommes bénévoles, et que cette grammaire saintongeaise en vidéo, c'est une expérience qui, à ma connaissance, n'a encore jamais été réalisée. S'il y a des imperfections, il ne faut pas nous en vouloir. Et si vous avez des remarques et des suggestions, n'hésitez pas à nous en faire part. Le « Boutillon de la mérine » est votre journal, nous avons besoin de vous.

Voici quelques uns des commentaires relevés :

Rémi d' Angoulême : Alcide Duchêne, vous auriez pu le mettre dans les « patoisants d'aût' fouès ». Superbe en tout cas, je ne connaissais pas du tout.

Patrick de Wissous (91) : Avez-vous abandonné les vidéos sur la grammaire du patois ? Dommage, nous attendions une suite.

Josette de Bar le Duc : Excellente histoire de Jean Pouvreau (l'odyssée de la famille Picard), en tant que prof d'histoire j'ai adoré ! Vivement la deuxième partie.

Laëtitia de Saintes : Le kétoukolé c'est pour fermer les portes de l'hippomobile ? Merci d'aller voir la page : <https://insitu.revues.org/9649>

Je crois Laëtitia que vous n'y êtes pas. Allez voir la solution.

Paul de Saintes : Encore un génialissime dessin de Lucazeau, on dirait ma femme et moi.
Je suis certain que vous exagérez Paul ! Et ce n'est pas très sympa pour Madame !

Sylvie de Tours : Un peu court ce numéro, ça sent les vacances ? J'aurais aimé lire d'avantage de textes de Mathurin des Palennes, par exemple des extraits du Subiet ou du Piron. Mes parents sont également un peu déçus que vous n'avez pas donné suite à la vidéo explicative sur la grammaire du patois parue dans le numéro 46.

D'accord Sylvie, je vais demander à Cécile Négret de rechercher quelques textes de Mathurin des Palennes pour un prochain Boutillon. Quant au numéro « un peu court », peut-être étais-je fatigué : jh'ai pu vint ans, moun émie !

Yvonne de Aubeterre sur Dronne : J'ai beaucoup aimé les Rêveries saintongeaises. Quel style ! Il existe d'ailleurs beaucoup de choses à fouiller aux alentours. Vous devriez faire un article à la Villa gallo-romaine de Saint-Saturnin-du-Bois ou au site gallo-romain du Fâ.

Ps : je vous conseille cette page : http://www.archeophile.com/rwdep_17-17-charente-maritime.htm

Merci Yvonne. J'ai pris beaucoup de plaisir à écrire cette histoire, à l'insu de ma femme et de ma belle-sœur qui sont d'interissables bavardes, et qui m'ont accusé, en découvrant le texte, d'avoir exagéré en caricaturant leurs travers. Je n'en ai pourtant pas l'impression...

Ceci étant, il y a beaucoup d'articles à écrire sur les sites historiques de notre Saintonge. Mais si des lecteurs ont des textes à nous envoyer, je suis preneur.

Pierrick de Gourdon : Ah les Rêveries saintongeaises... Génialissime article. (parole de journaliste). « Ave Nantius ! ». *Merci moun émit. Mais génialissime c'est peut-être un peu exagéré ?*

Béragère de Jonzac : A propos du texte de Pierre Bruneaud, pourquoi mettre un astérisque sur « Mon coutia » et à la fin cela se rapporte à « J'en ai rêvé enfant...Je l'ai acheté à 50 ans .. ». Je n'ai pas compris. Dommage de ne pas trop voir de vidéo dans ce court numéro. Avez-vous abandonné la grammaire saintongeaise ?

Pierre a voulu dire qu'il a rêvé de ce couteau, et qu'il n'a pu se le procurer qu'à l'âge adulte.

Michel de Chef-Boutonne : Quelle est la signification de ces couleurs de fonds pour certains des articles ? Jaune pour le texte de Mathurin des Palennes, bleu ciel pour le Chétit ...

Aucune signification. Le ciel était gris, il pleuvait, j'ai voulu mettre un peu de couleur, c'est tout.

Bernard de Sainte Hermine (85) : J'avais trouvé la réponse du kétoukolé, nous sommes nombreux à y jouer mais c'est vrai que je n'ai pas le réflexe de répondre en ligne pour y jouer. Il me semble que le nouveau kétoukolé est un outil pour dévisser les essieux.

Il ne faut pas hésiter à jouer, Bernard. C'est d'autant plus intéressant que vous ne gagnez rien. O vous rapporte reun !

Jacques de Niort : Je découvre comme à chaque fois avec plaisir les articles sur les patoisants d'aût' fouès. Merci pour la page sur Collin (Mathurin des Palennes). On en parle un peu ici : <http://www.cabuzel.com/oleron/download/jmh.pdf> Mais beaucoup plus développé sur l'article, merci.

Lucie de Blanzac Porcheresse (16) : Encore une fois j'ai adoré le texte de Papi, un peu plus court que les autres, tout comme ce journal, vivement le prochain, merci à tous !

Vous devriez lire le dernier ouvrage de Jean-Bernard Papi dont je parle dans ce Boutillon. A commander au Croît vif.

Laurent de Confolens (16) : L'odyssée de la famille Picard est un des textes historiques les plus passionnants que ce journal ait publié. Et Dieu sait s'ils sont nombreux pourtant dans vos numéros.

Sébastien de Le Blanc (36) : Ce n'est pas trop de boulot car tout est déjà écrit. Il faut comme vous dites trouver un éditeur. Je pense que vu la notoriété du journal cela peut se tenter. Des histoires comme « Le grand fiandrin » auraient leurs places.

L'idée de Sébastien est de publier dans un livre les histoires parues dans le Boutillon. Je vous renvoie à l'ouvrage édité en 2011 aux Éditions du Croît vif « L'air du pays, au soulail des Chérentes ». Avec Jacques-Edmond Machefert, Charly Grenon, Jean-Claude Lucazeau et Pierre Péronneau plusieurs textes en français et en patois ont été rassemblés. Cet ouvrage a obtenu le prix du livre régional 2014. <http://www.croitvif.com/recherche/ouvrage.html>

Gilles de Annonay (07) : Beaucoup aimé « Le grand fiandrin » et l'histoire de Papi. Palme d'or pour l'histoire avec le radeau de la méduse, captivant et passionnant.

Christian : Encore un superbe numéro. Ce journal en pleine expansion ne cesse de nous surprendre. Mention spéciale pour « L'odyssée de la famille Picard », vivement la deuxième partie. J'ai aussi bien aimé « Le grand fiandrin ». En fait j'ai tout aimé, merci ...

Merci pour vos encouragements. Christian ajoute, dans son commentaire, que le « Boutillon » est cent fois mieux, dans la forme et le fond, que d'autres journaux de même nature qu'il reçoit sur internet.

Cécile Négret : J'ai un petit mot à vous dire concernant votre histoire "Le grand fiandrin" dans le dernier Boutillon. Mon père et moi l'avons plus qu'adorée, elle nous a vraiment fait rire ! Ce "O m'fatigue !" qui revient à tout bout de champ (pauvre Claudine...), ça donne envie de voir la scène sur les planches d'un théâtre tellement c'est bien écrit. Bravo !

Bonnes vacances
à teurtous et à
bintout !

Le Boutillon de la Mérid

Fondateur : Noël Maixent (Noéleon)

Rédacteur en chef : Pierre Péronneau (Maït' Piârre)

pperonneau@orange.fr

Conseiller : Charly Grenon (Maït' Gueurnon)

Webmaster : Benjamin Péronneau (Le fi à Piârre)

Site internet : <http://journalboutillon.com/>

Page Facebook : <https://www.facebook.com/journalboutillon>